

LES ENSEIGNEMENTS DE MA GRAND-MÈRE (II)

Un soir de brume j'étais adossé à un olivier millénaire; c'était dans l'une des nombreuses olivettes de mes aïeux. La lune était voilée; dans l'air épais flottait une nappe de parfums déflorée par des bruissements que je n'arrivais pas à reconnaître.

Soudain, je vis ma grand'mère descendre du ciel; or elle avait trépassé voilà bien des lustres et des lustres. Elle se posa doucement devant moi sur les sillons encore tièdes de l'olivette; je n'en revenais pas; je savais qu'elle nous avait bel et bien quittés; j'avais même gravé sur la stèle de sa tombe ce saint verset : " Âme apaisée, chez ton Maître Suprême retourne satisfaite et agréée!" Aujourd'hui encore je revois le fossoyeur qui prépara sa tombe; c'était un gaillard de vingt ans, fossoyeur à ses heures perdues.

Ma grand'mère se posa délicatement devant moi; on eût dit que ses pieds n'eussent pas touché la terre chaude de l'olivette. Emmitouflée dans un drap blanc immaculé, elle était rayonnante de beauté; au moment de son trépas elle était pourtant bien décrépite en raison de sa grande vieillesse.

Ce soir-là j'avais devant moi une jeune femme. Robuste et vaillante, elle dégageait un parfum exquis; une odeur de musc et de benjoin s'exhalait de sa bouche et ses dents étaient d'une blancheur inouïe, ses cheveux d'un noir de jais si abondants qu'ils débordaient de son drap blanc; je n'en croyais pas mes yeux; j'étais comme dans un rêve.

Comme si elle eût lu dans ma pensée, elle me parla avec douceur, une douceur qui contrasta avec ce que je savais d'elle, car c'était une femme forgée par les rudes épreuves du temps et son caractère était plus proche de celui des hommes que de celui des femmes potelées dans des harems.

Dans le bourg tous les hommes la connaissaient; il en était même qui la craignaient; droite, elle aimait les gens droits; comme les gens droits s'étaient raréfiés, elle se fit naturellement beaucoup d'ennemis qui la haïssaient, la craignaient ou la respectaient selon les rapports qu'elle entretenait avec les uns et les autres.

Elle était debout devant mes yeux vaporeux et mon regard atone et étonné: "Cher petit, ne t'avais-je pas suffisamment répété que ces bruissements crépusculaires et nocturnes sont les lamentations des âmes qui souffrent? Ne t'avais-je pas suffisamment répété que l'on doit être droit et juste pour gagner l'Amour du Seigneur Allah? Ne t'avais-je pas suffisamment répété que les

libellules, les phalènes et les lucioles et tout ce qui a une âme et tout ce qui est inanimé loue et magnifie le Seigneur Allah, le Seul Maître des univers?"

Je restai perplexe; ma grand'mère m'avait toujours enseigné qu'il fallait respecter la vie et même les choses inertes. La création tout entière glorifie le Seigneur Unique Allah, n'avait-elle cessé de m'enseigner.

En ce soir de brume, elle vint me le rappeler. Elle était bienheureuse, elle descendit de l'Isthme pour me dispenser encore ses enseignements salutaires; ce soir-là j'eus honte du peu de cas que je fis des enseignements précieux de grand'mère Cadouge; ce soir-là je jurai solennellement de vivre sa philosophie; elle n'avait jamais été à l'école; elle connut cependant celle de son père, le riche et puissant Frigui et surtout et surtout celle de son mari, le sage et pondéré Salah.

Cf. Salah Khelifa, *La Danse des Ombres et des Lumières*, le Barcide, décembre 2015, pages 141, 142, 143.